

Richard Abibon

La honte n'est pas toujours celle qu'on croit

A propos de Shame de Steve McQueen

Voilà un film dérangeant, car à la limite du porno. Non, en fait, il en est très loin, mais il y a des scènes de sexe et le thème, c'est le sexe. J'ai lu quelques critiques parues à l'époque de sa sortie. Pas toutes, bien sûr. Mais il n'y est question que d'addiction au sexe, de bestialité, de maladie...comme si toutes ces appréciations ne cherchaient qu'à mettre distance entre le personnage principal, Brandon, et l'auteur. Façon de dire, comme toujours, c'est pas nous, c'est lui, et il est une exception. Juste un exemple : *Le Monde* écrit : « Rentré chez lui, l'homme pose un disque des Variations Goldberg sur la platine. Il allume son ordinateur portable et part à la recherche de sites pornographiques. Entre la beauté et l'abjection, il y a la honte (Shame). » Le mot est lâché : abjection. Le sexe ce serait de l'abjection, surtout par rapport à Bach. Je pose juste la question : et si c'était le contraire ? si le réalisateur avait posé les Variations Goldberg sur du porno pour en souligner la beauté ? je n'y réponds que par la nuance : dans le sexe, porno ou pas, c'est comme dans tout, il peut y avoir de la beauté et de la laideur, d'autant que, sur les questions esthétiques, chacun a ses goûts. Même lorsqu'il s'agit d'art, notamment plastique, ces appréciations prennent leurs variations non seulement chez Goldberg, mais dans tout ce qui a façonné notre rapport au sexe, puisque la beauté pourrait se définir ainsi : tout ce qui permet de voiler la castration.

Et ça continue, je cite toujours « Le Monde » : « En vagues successives, ce mépris de soi-même déferle sur le protagoniste du deuxième film de Steve McQueen. Le corps admirable de Michael Fassbender, l'interprète du film, est à chaque fois laissé dans une posture de déploration - la tête entre les mains, le regard perdu sur un horizon new-yorkais (...) Shame est bien "l'histoire d'addiction sexuelle" dont on avait entendu parler avant sa présentation à la Mostra de Venise, une étude clinique précise et sans pitié ».

Ce n'est qu'un exemple. Tout ce que j'ai lu est à l'avenant. Ces gens sont passés complètement à côté du film. Pourquoi ? Parce que personne n'oserait avouer être un accro du sexe, ce que nous sommes tous, pourtant. Peut-être pas tous de la même façon et les femmes d'une façon sans doute plus orientée sur les enfants. Peut-être parfois d'une façon qui semblerait éloignée du sexe, mais chaque fois que quelqu'un est passionné par quelque chose, la course automobile où les peintres de la renaissance, c'est qu'il a métaphorisé sa libido de cette façon-là. Et ça ne veut pas dire que le sexe ne l'intéresse plus. C'est juste qu'une partie de libido a été transférée sur autre chose qu'il (ou elle) qualifie de « beau ».

Au boulot (il est cadre supérieur dans une grande entreprise new yorkaise), Brandon s'inquiète de ce que son ordinateur a disparu. Oui, on l'a envoyé à la maintenance. Quand il en revient, le patron demande à lui parler : « dis donc, on a trouvé plein de porno sur ton disque dur ! quelqu'un a piraté ton ordi, faut que tu fasses attention ». Eh, bien sûr, ça ne peut pas être soi, ni le voisin immédiat : ces choses-là sont abjectes, donc loin de nous, une affaire de pirates, de hors-la-loi.

Toujours *Le Monde* : « Il n'écoute pas les messages qu'une femme malade de solitude a laissés sur son répondeur. » C'est très exactement là où il passe à côté. Nous aurons droit à cette ponctuation de loin en loin de cette femme qui l'appelle et à laquelle il ne répond pas. Un soir il rentre chez lui, il entend de la musique à l'intérieur. Il entre discrètement. Quelqu'un a mis

un disque sur sa platine, et là, c'est pas du Bach, ça tonitrué et ça déménage. Du bruit émane de la salle de bain. Il s'empare prudemment d'une batte de base ball, ouvre brusquement la porte, et il manque d'assommer la fille à poil qui prenait une douche. C'est sa sœur.



Elle avait les clefs, et quand il lui reproche de ne pas l'avoir prévenu, elle répond que ça fait des jours qu'elle essaye de l'appeler et qu'il ne décroche jamais. Voilà l'explication de la femme malade de solitude, que le journaliste du monde n'a pas captée. Or, tout est là.

Cette sœur, Sissy, se tape l'incruste chez lui car elle a des concerts à donner à New York et ne sait pas où aller. Elle est chanteuse. Visiblement, en elle, tout l'excède. Il ne peut que l'accepter tout en lui disant à quel point ça le dérange.

En effet, outre qu'elle laisse trainer ses affaires, elle ramène son patron à la maison, (celui de Brandon qu'il a amené écouter Sissy dans une boîte de jazz) et baise avec lui tandis qu'il entend tout dans la chambre contigüe. Lorsque l'amant est parti, elle vient se faufiler dans son lit ! il est obligé de hurler pour la faire sortir. Une autre fois, elle le surprend en train de se masturber dans la salle de bain et ça la fait sourire. Une autre fois encore, elle tombe sur une fille qui fait un striptease dans son ordi, en direct, visiblement une habituée, car elle lui demande si elle est la petite amie de Brandon, ce qu'elle ne dément pas !

Oui, mais lorsqu'elle chante « New York, New York » avec une lenteur et une profondeur inouïe, il en a les larmes aux yeux. Oui, mais lorsqu'il la fout dehors de chez lui avec des paroles très dures, et que son métro est arrêté « pour accident grave de voyageur », il se précipite chez lui. Il la trouve encore une fois dans la salle de bain mais inanimée et en sang. Sa douleur et son affolement sont indescriptibles. Chapeau pour Michael Fassbender, dont la performance est fantastique.

A l'hôpital où elle repose, sauvée in extremis, il détaille tout au long de son bras les cicatrices de ses précédents suicides. Il effleure ces fentes d'un doigt délicat, pathétique... amoureux. Je me permets d'y voir des métaphores de la fente sexuelle que sa rage précédente contre elle tentait de maintenir à l'écart... tandis qu'elle multipliait les tentatives de séduction.

Elle pouvait y aller, sachant que son frère faisait tout pour la rejeter ! il ne faisait que se défendre contre son propre désir.

Voilà pourquoi Brandon ne peut pas tomber amoureux. Il a fait une tentative avec une jolie collègue de bureau, mais au moment de passer à l'acte...ça ne marche pas.



On imagine qu'il n'en est pas à sa première tentative. Ici, c'est la rencontre avec l'impuissance, c'est-à-dire la castration. C'est pourquoi il se noie dans le sexe sous toutes les autres manières possibles et imaginables : putes, porno, homosexualité dans un antre souterrain glauque à la Gaspar Noé, délire à trois avec deux putes. Là, ça marche.

Alors, non, il n'est pas né comme ça, non il n'est pas malade, non il n'est pas abject : il fait comme beaucoup de monde, il tente d'échapper à un désir incestueux. Et c'est encore moins « bestial » (qualificatif que j'ai lu dans des critiques) puisqu'il n'y a que dans le genre humain que règne la prohibition de l'inceste... et le porno, et le sexe à vendre.

Il ne peut pas tomber amoureux car, quelque part, il reste fidèle à sa sœur, qu'il s'efforce de rejeter dans la réalité.

Un jour qu'il regarde à la télé un dessin animé pour enfant, elle vient se glisser contre lui et demande explicitement un câlin. Bon, ça peut s'entendre dans les limites de la décence, alors, il passe un bras autour de son cou tout en continuant à regarder la télé. Elle dit : « ce n'est pas nous qui sommes mauvais, c'est l'endroit d'où l'on vient ». On n'en saura pas plus sur leur enfance respective, dont ils sont en train de vivre les séquelles. La scène est remarquablement filmée, par une caméra fixe placée juste derrière le canapé. On ne voit que leurs nuques, et entre les deux, le dessin animé flou qui continue son histoire sans qu'ils y prêtent attention.



Le paradoxe est aussi violent que leur amour-haine : ce cartoon rendu flou par la mise au point sur les nuques est pourtant au centre de l'écran. C'est le seul endroit où ça bouge et où il n'y a aucun silence, vu la musique descriptive qui accompagne l'action. Autant que je puisse en juger, c'est une œuvre ancienne, genre, des années quarante. Eh bien, c'est une très belle image de l'inconscient qui se trame entre eux. C'est là, c'est ancien et c'est présent, c'est central, ça ne cesse d'attirer l'attention, mais on ne sait pas ce que ça dit, c'est trop flou.

La honte, Shame, elle vient de là. Chaque nouvelle expérience sexuelle le laisse exsangue, prostré, le dos vouté, la tête dans les mains, enfoncée dans la poitrine : c'est interprété par les critiques comme la conscience de sa déchéance, entraînée par cette activité sexuelle débridée.



Comme un addict à l'héroïne. Mais non ! son « addiction » sexuelle est une conséquence, non une cause. Si déchéance il y a, c'est son désespoir d'être enfermé dans une liaison indicible à sa sœur qu'il tente de conjurer par tout ce qui est possible en dehors d'un autre amour. Et ça n'a rien d'exceptionnel.

Ce qui est exceptionnel c'est le courage de Steve McQueen d'oser nous raconter une fable si contemporaine et pourtant si proche des drames familiaux de l'antiquité dont le récit est parvenu jusqu'à nous.

Les frères Larrieu avaient déjà traité cette question dans « L'amour est un crime parfait ». https://unepsychoanalyse.files.wordpress.com/2019/12/1_amour_est_un_crime_parfait.pdf

lundi 27 janvier 2020